|  |  |
| --- | --- |
| **Cercle universitaire**  **L’Union des étudiants catholiques de Liège, a.s.b.l.** | **Groupe de réflexion sur l’éthique sociale** |

**Ce cycle est organisé avec le concours du forum de conférences « Calpurnia »**

**Les Droits de l’Homme en péril ?**Dialogue entre Religions et Philosophies non confessionnelles

**Mardi 21 mai 2013**

**Les droits de l’homme à l’épreuve de la diversité culturelleDéclarations islamique, africaine, orthodoxe**

**par**

**Chantal Delsol**

Professeur de philosophie politique à l’Université de Paris-Est et Membre de l’Institut de France

**Documents de référence**

1. **Articles et livres de Chantal Delsol (**<http://www.chantaldelsol.fr/>**)**
2. **Biographie de Chantal Delsol (**[**http://www.chantaldelsol.fr/biographie-ce-chantal-delsol/**](http://www.chantaldelsol.fr/biographie-ce-chantal-delsol/)**)**

[](http://www.chantaldelsol.fr/)

**Pourquoi je suis catholique**

Quand un jeune chrétien sort de l’enfance, dans notre pays, il s’aperçoit alors à quel point il est minoritaire. Il voit que sa famille fait partie d’un pourcentage infime de citoyens. En général, cette évidence le refroidit. Plus on est jeune, et plus on a envie de ressembler aux autres.

Ayant grandi dans un milieu catholique, c’est cette marginalisation que j’ai ressentie d’abord. Elle rend les catholiques français à la fois faibles et débonnaires : ils sont si minoritaires et si détestés qu’ils ne peuvent pas faire de mal à une mouche, ils ne disposent d’aucun espace pour donner le moindre coup de pied. On les accuse en permanence de tout. Alors que les deux grands totalitarismes du XX° siècle ont assassiné cent millions d’hommes au nom de l’athéisme, on continue de tenir Dieu et ses suppôts pour les vrais bandits de l’Histoire.

Les catholiques français ne forment évidemment pas une seule espèce, mais plusieurs, que pour simplifier on pourrait décrire en deux groupes : les catholiques de gauche et les catholiques traditionalistes – même si naturellement nombre de catholiques ne se reconnaîtraient sous aucune de ces dénominations. Les catholiques de gauche, qui naviguent autour du groupe Vie Nouvelle ou de la revue Esprit, et qui peu ou prou héritent du Sillon, sont généralement plutôt cultivés et ouverts au débat, en même temps que mal à l’aise avec eux-mêmes et torturés par la mauvaise conscience, ce qui les prive de sens de l’humour et peut les rendre désagréables avec leurs semblables.

A l’inverse, les catholiques traditionalistes sont couramment incultes, mais extrêmement civilisés, et ils possèdent des qualités humaines inconnues ailleurs. Ils représentent en France les seuls capables de vouloir encore des familles très nombreuses – une famille française de cinq enfants ou plus, non recomposée, est dans la presque totalité des cas une famille de catholiques traditionalistes. Ils conservent face aux catastrophes de la vie une distance que seule la spiritualité peut conférer. Ils sont souvent fauchés, parce que les femmes n’y travaillent pas et parce qu’il faut entretenir une tribu, mais ils vivent dans une sorte d’austérité fastueuse, dotée de présence davantage que de choses. Et je trouve honteux que les seules œuvres françaises dans lesquelles on met en scène ce type de famille (par exemple *La vie est un long fleuve tranquille*) ne visent qu’à les ridiculiser.

C’est dans ce milieu que j’ai grandi, même si mes parents n’y étaient qu’aux marges – trop indépendants, trop rebelles. Ainsi j’en ai vu de près les tares et les grandeurs. Sa principale tare consiste en sa crainte du changement, et comme c’est la vie des femmes qui a le plus changé depuis un siècle, j’étais toute désignée pour recevoir les reproches.

Ce milieu, qui voit la femme à travers l’amour courtois, c’est à dire comme une créature fragile et à protéger, jamais vraiment adulte, a adopté une posture misogyne depuis que les femmes se sont mises à acquérir un rang social et à gagner leur vie. J’ai brossé un portrait ironique de ces comportements dans le roman *Quatre*.

Avec ses qualités et ses défauts, c’est donc là mon milieu, émouvant et parfois pathétique (parce que si peu approprié au monde), dont j’ai appris l’essentiel. De ces gens marginalisés et moqués, on ne peut nier le caractère héroïque (même borné), le courage à déplacer les montagnes (même entêté), le soin considérable, allant jusqu’à tous les sacrifices, qu’ils mettent à éduquer leurs enfants (même si parfois de façon militaire). Ce sont eux que j’aime, et cependant je ne voudrais pas qu’ils gouvernent, ah non ! Car alors on serait capable de me confisquer mon stylo, je fais trop d’ombre à ces messieurs… Je suis, on l’aura compris, l’enfant reconnaissant et révolté de ce milieu.

Par caractère, je n’aime pas beaucoup les institutions. L’Eglise catholique, avec ses principes rigidifiés et ses rites auxquels je n’entends rien, me fait rire, comme fait rire un adulte qui se prend trop au sérieux et assomme son entourage plus qu’il ne l’intéresse. C’est pourquoi je suis attirée par le côté informel du protestantisme. Fascination d’individualiste, vite remise en cause, car je sais bien qu’une religion sans Eglise roule sans balises, éclate en multiples tendances qui la rendent illisible, collabore plus facilement avec les pires envahisseurs, et glisse vers l’anomie. Aussi, j’appartiens à l’Eglise catholique avec ce rire dans la voix.

Finalement les raisons pour lesquelles je suis catholique n’ont rien à voir avec celles du milieu maurassien qui m’a éduquée. La religion sociologique, à laquelle une partie de ma famille est encore attachée, me paraît un sombre conte, sans doute parce que je crois davantage à la sincérité qu’aux rites sociaux et parce que je suis profondément anarchiste, attachée à l’essentiel et jamais à ses formes. Ma croyance s’enracine sur deux pôles, situés sur deux plans différents et sans hiérarchie entre eux.

Il n’est pas de mise aujourd’hui de vanter sa propre religion au détriment des autres. Pourtant je n’hésiterai pas à le faire. Cette religion ne m’a pas été imposée. J’ai passé une dizaine d’années de ma vie loin d’elle et sans me préoccuper de ces questions. Au bout du compte, je l’ai choisie. J’ai la conviction que l’Evangile représente le message spirituel le plus humain, et le plus civilisé. Le Christ ne fait pas la guerre, ne lapide pas l’infortunée, ni ne collectionne les femmes. Son discours atteint une hauteur morale inégalée, et l’on ne trouve ni dans l’Ancien Testament ni dans le Coran, cette exclusive douceur des mœurs, cette indulgence pour l’humanité portée à son paroxysme. Le Christ est selon moi le seul modèle divin dont on peut vouloir qu’il existe. Autrement dit, même si je n’avais pas la foi, je continuerais à penser que le parangon éthique le plus enviable est contenu dans les Evangiles. Naturellement je connais toutes les fautes et même les crimes commis par cette Eglise (ce serait difficile de les ignorer puisque nous vivons dans un pays où le catholicisme est pratiquement réduit à son Inquisition), et j’ai écrit des pages sévères pour dire que je vois là l’origine des totalitarismes modernes (ce qui m’a été bien sûr reproché par mon milieu). Cependant le christianisme a produit un îlot de civilisation magnifique, où tous les êtres humains sont respectés pour eux-mêmes. Ici tous les enfants de Dieu sont aimés également par leur père, et je ne vois cela nulle part. D’ailleurs tout ce que nous aimons, depuis l’Etat de droit jusqu’aux droits de l’homme, n’a été rendu possible que dans l’atmosphère chrétienne. Et je trouve incohérent de vouloir honorer les résultats tout en niant les sources. En choisissant l’Evangile, j’ai l’impression d’être seulement fidèle à mes choix de société.

Enfin, au fond de tout il y a la foi, qui sans doute procède aussi des raisons mais en les dépassant. Il est bien difficile de décrire une chose aussi étrange que la foi. Je risquerai la définition que je préfère : avoir la foi, c’est être accompagné. C’est donc échapper (par quel miracle ? par quelle illusion, peut-être…) à la déréliction dans laquelle glisse tout humain dès qu’il se place en face de son existence.

Celui qui a la certitude d’être accompagné, les grandes épreuves de la vie ne le trouvent pas seul au monde. Beaucoup disent que c’est là une chance. C’est même une expression courante, qui se répète dans les salons : vous avez de la chance, d’avoir la foi, j’aimerais moi aussi, mais voilà, cela ne m’est pas venu… Je ne crois pas que les choses se passent ainsi. Car une « chance » vous descend dessus comme la manne inattendue. Rien de tel ici. Cette présence, il faut la demander sans cesse et l’implorer silencieusement. Il faut attendre cette présence dans le noir quand elle s’attarde. Il faut aller la quérir, la solliciter. A cet égard, l’histoire signifiante est celle de Jacob, l’un de mes héros préférés. Le combat de Jacob avec l’ange est un combat d’amour, une lutte contre le doute, une volonté éperdue de se tenir, quoiqu’il arrive, dans l’ombre de Dieu, accroché aux plis de Son manteau. Jacob se cramponne à l’ange, il le harcèle, après même que celui-ci l’eut frappé à l’emboîture de la hanche. Il réclame une bénédiction, signe de la présence. Et il appelle cette présence divine en s’appuyant sur la promesse faite à Abraham. La foi n’est pas ce don qui tombe du ciel sur les plus chanceux d’entre nous. Elle est ce combat à nul autre pareil, symbole d’une prière incessante. (*in* L’homme a-t-il besoin du Christ ?*, dirigé par Jacques de Guillebon, Via Romana).*

1. **Biographie de Chantal Delsol**

Chantal Delsol, née en 1947 à Paris, philosophe, historienne des idées politiques, romancière, éditorialiste, est professeur de philosophie politique à l’université de Paris-Est, et membre de l’Institut (Académie des Sciences morales et politiques).

Elle fait des études classiques à Lyon, à l’Ecole Chevreul et au Lycée Saint-Just, puis des études de Philosophie et d’Histoire de l’art à l’université de Lyon, où elle est l’élève de François Dagognet, Henri Maldiney, Bernard Bourgeois et Gilles Deleuze.

Elle se marie en 1970 avec Charles Millon, ils ont six enfants, Thomas, Béatrice, Charles-Etienne, Constance, Xavier et Vilay-Philippe.

Elève et disciple de Julien Freund, elle prépare avec lui sa thèse d’Etat ès-Lettres en philosophie, Tyrannie, Despotisme, Dictature dans l’antiquité gréco-romaine, qu’elle soutient à la Sorbonne en 1982.

Maître de Conférences à l’université de Créteil en 1988, elle devient professeur à l’université de Marne-le-Vallée en 1992.

Elle fonde en 1993 dans le cadre universitaire l’Institut de recherche Hannah Arendt, dont la vocation est notamment d’explorer les rencontres entre les pensées occidentale, centrale et orientale de l’Europe. Elle crée en même temps des cursus de Masters délocalisés en Europe centrale et orientale.

Elle dirige aux Editions de la Table Ronde la collection Contretemps entre 1994 et 2005. Elle dirige la section de Philosophie morale et politique de la collection La Nuit Surveillée aux Editions du Cerf depuis 2008.

Elle dirige depuis 2008 au Collègue des Bernardins l’Observatoire de la Modernité, centre de recherche où elle anime des séminaires, colloques et cycles de conférences.Elle est Docteur Honoris Causa de l’Université Babes-Bolyai de Cluj-Napoca (Roumanie), depuis 2004, et Professeur honoraire de l’Université Ricardo Palma (Lima, Pérou), depuis 2008.

Elle est depuis 1997 éditorialiste au *Figaro* et dans l’hebdomadaire *Valeurs Actuelles*.

Publication d’une centaine d’articles dans des revues françaises et étrangères.

Communications dans des colloques, conférences, cours dispensés comme professeur invitée en France et à l’étranger.

oOo